

LA DESTRUCTION DE LOUVAIN

Vers la cité enflammée. — Dans les ruines. — Toujours des soldats ivres. — La Bibliothèque et les Halles. — Chez von Manteuffel. — Je suis arrêté dans mon lit. — A la gare : arrivée de prisonniers anglais. — Les religieux et les prêtres particulièrement maltraités. — Une proclamation. — Le R. P. Claes. — La population affamée. — M. et Mme Noyons. — Scènes d'hôpital. — Le bourgmestre Nerinx. — La cause de la destruction de Louvain. — La vérité triomphe du mensonge allemand.

A peine avais-je ouï dire que des abominations venaient de se produire de nouveau à Louvain, que je me hâtai de m'y rendre, afin de faire les constatations nécessaires à éclaircir les mille et une discussions que soulèveraient encore ces derniers faits.

Je présimai que la situation aux abords de la ville serait des plus critiques et je me décidai à avancer très prudemment.

C'est un joli raid que 70 kilomètres à bicyclette sous le brûlant soleil de midi. Je parvins pourtant à les couvrir avant la tombée du jour. La route qui mène à Louvain m'avait déjà suffisamment préparé aux horreurs que j'allais voir, car tous

les villages où je passai, à l'exception de Tongres, et les petites villes de Saint-Trond, Borgloon et Tirlemont avaient été incendiées ou détruites par le bombardement. Les troupes allemandes qui, après leur passage à Saint-Trond et Tirlemont, s'étaient heurtées à une vive résistance des Belges, s'étaient vengées rageusement sur la malheureuse population. Elles mirent le feu aux maisons, soit avec du pétrole, soit au moyen de bombes incendiaires, et braquèrent leurs fusils sur les malheureux habitants qui se sauvaient, terrifiés.

En général, les hommes furent abattus, ce qui n'empêcha pas que plusieurs femmes et enfants tombèrent également sous le feu meurtrier.

Sur la route entre Borgloon et Tirlemont, je m'arrêtai un instant pour entamer un brin de conversation avec une pauvre petite vieille, qui pleurait auprès des ruines de sa maisonnette qu'elle ne prétendait pas quitter. Tout ce qu'elle avait possédé sur la terre était cette misérable maison achetée au prix de durs labeurs, et... deux fils, qui subvenaient à ses besoins : ils venaient de tomber sous les balles meurtrières de ces vandales, et avaient été enterrés dans le jardin attenant à la chaumière.

Dans une autre famille, vivant non loin de là, le père et deux fils avaient été enlevés de la même façon.

De Tirlemont à Louvain je rencontrai encore ces colonnes de fuyards que j'avais vues si souvent sur les routes, venant de Visé et de Liège.

Ils portent les mêmes petits paquets ; les jeunes garçons font tout leur possible pour soutenir les vieux parents qui marchent avec tant de peine.

Ils me saluent de la même façon soumise et me sourient timidement, se découvrant avec humilité.

Au loin, j'aperçois un groupe de fuyards vieux et éclopés, particulièrement misérables. Un soldat bavarois marche à leurs côtés, le fusil sur le dos ; il porte dans chaque main les bagages de ces malheureux. Il semble avoir accompli une longue route, car il paraît fatigué, la sueur coule sur son visage.

Malgré que ce soit chose bien naturelle que les hommes s'entr'aident, la scène a je ne sais quoi de touchant, tout spécialement parce que jusqu'à présent je n'avais vu de la part des Allemands que crimes et grossièretés.

A plusieurs kilomètres de Louvain, je perçois déjà l'odeur de l'incendie. La route est bordée de petits monticules sous lesquels sont enterrés les soldats tombés devant Louvain, lors de la vaillante défense belge.

Deux petites planches disposées en croix et quelques restes d'uniformes sont l'unique ornement de ces tristes tombes. Des cadavres de chevaux traînent encore sur les champs et dégagent une odeur nauséabonde.

Un nuage rouge est suspendu au-dessus de la ville en feu. Elle est absolument déserte, tout le monde ayant fui. La première rue que je longe est

la rue de la Station ; les grandes maisons bourgeoises qui jadis lui donnaient son cachet sont entièrement dévorées par les flammes, et leurs ruines seules rappellent encore leur grandeur. Des pans de murs s'écroulent avec fracas et emplissent la rue d'une fumée âcre et asphyxiante.

Bien souvent, je dus courir pour éviter la chute de ces débris fumants. Sur certaines murailles, on peut encore voir des mots écrits à la craie ordonnant aux hommes de se rassembler à tel on tel endroit pour éteindre l'incendie, et aux femmes de rester dans leurs demeures. En conséquence de cet ordre, les Allemands conduisirent les hommes à la gare, où ils furent entassés comme des bestiaux dans les fourgons.

Plus loin, dans la rue, je vois les cadavres de neuf chevaux en complète décomposition : leurs ventres sont crevés, laissant passer les intestins gonflés ; une couche de paille et de poussière les recouvre. De ces cadavres se dégage une puanteur telle que je faillis suffoquer et je dus me hâter de remonter sur ma bicyclette afin de fuir ce quartier empesté.

Le coucher du soleil teinte d'un rouge à la fois plus sombre et plus lumineux, plus effrayant et plus fantastique, la danse macabre des flammes. Pas âme qui vive dans ce royaume de la mort.

Je poursuis ma route, sans but, à travers cette chaleur étouffante. Où aller ? je l'ignore, je ne connais pas Louvain et ne rencontre personne qui puisse me renseigner. Je traverse quelques rues qui ne forment réellement plus qu'un monceau

de ruines. Les murs s'étant écroulés jusqu'au milieu de la chaussée, je me demande parfois si je marche sur l'emplacement où jadis se trouvaient des maisons, ou bien si je suis encore sur le trottoir !

Il n'est pas question de faire de la bicyclette dans cet amas de pierres ; je prends ma machine sur le dos et marche prudemment : certaines poutres encore incandescentes roussissent mes semelles.

A un endroit, je distingue un croisement de rues. Soudain, surgissent deux soldats allemands qui me mettent en joue. Je leur fais comprendre que je suis Hollandais, puis je m'approche d'eux.

Une fois de plus, ils sont ivres ; les yeux brillants, ils me parlent de francs-tireurs, ainsi que de l'amitié qu'ils portent aux Hollandais. L'un d'eux entre dans une maison en feu, qui forme l'angle de la rue ; il en ressort bientôt, portant trois bouteilles de vin dont une bouteille de champagne. En un clin d'œil, elles sont débouchées ; il m'en passe une. Je refuse, disant que je ne bois jamais, que le médecin me le défend, mais cela ne sert à rien. L'homme qui me tend constamment la bouteille se fâche et dit :

— Si vous ne buvez pas, vous n'êtes pas notre ami.

Il frappe sur le pavé avec la crosse de son fusil ; et, bon gré mal gré, je bois.

Tout à coup, nous entendons plusieurs détonations. Les soldats empoignent leurs fusils et

jettent des regards méfiants autour d'eux. Ils promettent de me protéger !

En tout cas, ç'aurait été contre leurs camarades, car un groupe de soldats ivres débouche de l'autre rue, agitant des fusils et tirant sauvagement sur les maisons en feu.

Quand je suis enfin débarrassé de mes « camarades », je prends une rue qui me conduit vers le marché, devant l'hôtel de ville et l'église Saint-Pierre. Ce superbe hôtel de ville, grâce à Dieu, fut épargné ; mais l'église Saint-Pierre avait beaucoup souffert. La tour avait disparu ; le toit s'était effondré, les vitraux étaient détruits, l'autel brûlé, la chaire très abîmée, etc. Cet autel et cette chaire étaient de vrais chefs-d'œuvres de sculpture. Toutes les maisons avoisinantes brûlaient encore.

Des soldats ont pris leurs quartiers dans une maison du coin. Evidemment, je suis arrêté pour être aussitôt relâché, après mille recommandations de ne pas omettre de publier dans mon journal la présence de francs-tireurs à Louvain. Le jour baissant, je songe également à un logis, car où pourrais-je bien passer la nuit dans ce brasier ? Je demande à l'officier l'autorisation de passer la nuit dans un des bâtiments militaires, ce qu'il m'accorde, à condition que je demande l'assentiment du commandant en chef, qui a pris ses quartiers au « Bahnhof ».

Avant d'arriver au « Bahnhof », je passe par les halles de Louvain. Dans ces halles était placée la bibliothèque universellement renommée à cause de ses trésors. Les quatre murs seuls restent

encore debout ; l'intérieur n'est plus qu'une ruine. Tout a été réduit en cendre ; jamais un feuillet des milliers d'ouvrages qui y furent dévorés par le feu ne sera retrouvé.

Je ne fus pas peu étonné en passant de voir une maison devant laquelle était assis un vieillard : autour de lui, l'incendie faisait rage. Sa maison, pourtant, n'avait pas trop souffert ; des balles avaient simplement abîmé la façade.

Il me raconta comment toute sa famille avait fui, et comment, après cela, il s'était lui-même décidé à partir avec un de ses petits-enfants qui ne l'avait pas quitté. Ne connaissant pas trop les routes, il s'était égaré dans la campagne et décidé à retourner chez lui, ce que les Allemands lui avaient permis de faire. Tout en causant, je pensais qu'il serait peut-être préférable de passer la nuit dans cette maison que parmi les soldats. Le vieillard agréa aussitôt ma demande, refusant même toute gratification.

— Mais, me dit le pauvre homme, peut-être avez-vous du pain sur vous ? Une petite croûte me suffirait, non pour moi, mais... pour mon petit-fils. Nous n'avons pas mangé depuis hier... et le petit a si faim, si faim !

A ces mots, le vieillard versa de grosses larmes ; et malgré que je n'eusse que deux tranches de pain sur moi, et que je n'eusse guère mangé non plus, je ne pus m'empêcher de les lui donner.

Passant devant une ambulance de la Croix-Rouge qui avait été épargnée en partie, j'y rencontrai un médecin flamand.

Je l'aperçus au moment où il regardait par la porte entrebâillée. Quand je me fus présenté comme Hollandais, il parut très étonné et je devinai qu'il avait beaucoup à me dire et à me raconter.

Je m'attendais à une avalanche de malédictions contre les barbares qui avaient tout détruit et fait mourir tant d'innocents; ou bien à des lamentations sur les trésors que contenait la Bibliothèque, qui n'avaient même pas été épargnés. Mais non! De tout autres idées occupaient son esprit! D'une voix tremblante il me demande :

— Eh! bien, vous qui êtes Hollandais, dites-moi franchement si, oui ou non, vous avez donné libre passage aux Allemands, afin de nous laisser envahir. Dites-moi la vérité.

L'homme s'énerva et, me prenant par le bras, il me jeta un regard scrutateur, semblant vouloir lire dans mes yeux si je disais l'entière vérité. Je pus facilement supporter son regard, sachant que ses suppositions étaient absolument fausses; je répondis fermement.

— Je sais que ces bruits circulent, mais ils ont été déjà contredits par des personnages officiels belges haut placés.

Au nom de ma propre expérience, ayant été témoin, dès le début de la guerre, de toutes les opérations militaires, j'ose affirmer, en toute sécurité, que de cette accusation pas un mot n'est vrai.

Le visage du brave homme se rasséréna et, me prenant cordialement la main, il me dit :

— Eh! bien, je suis réellement heureux d'entendre ces paroles. Vous ne pouvez vous imaginer combien nous souffrions, nous autres Flamands, à l'idée que nos frères Hollandais auraient pris le parti de l'Allemagne.

Le médecin devint alors plus expansif et me fit diverses confidences.

Les Allemands, à Louvain, avaient absolument affamé la population en lui enlevant le pain et tout ce qu'elle possédait. Comme représailles des prétendus coups de feu, les flammes dévoraient, en ce moment, tous les foyers; des mitrailleuses avaient été placées au milieu des rues; les femmes et les enfants avaient été maltraités et les hommes faits prisonniers ou tués!

Avant même l'entrée des Allemands à Louvain, le bourgmestre avait donné l'ordre de déposer toutes les armes à feu. La population ayant répondu à cet ordre, chaque arme fut pourvue d'une carte portant le nom du propriétaire, afin que, après la guerre, ce dernier put rentrer en possession de son bien.

Le rassemblement de ces armes fut, d'après les Allemands, une preuve de la préméditation des bourgeois prêts à la révolte. Ayant raconté au médecin que je devais encore aller jusqu'au « Bahnhof », il m'indiqua le chemin à suivre pour ne pas être obligé de marcher sur les cendres encore brûlantes.

Je suivis son conseil, prenant le quartier qui jadis faisait l'orgueil de Louvain, mais qui, maintenant, ne formait plus qu'un amoncellement de

ruines. Boulevard de Namur, la destruction était complète. Beaucoup de grandes maisons furent absolument détruites et plusieurs habitants y trouvèrent la mort. Leurs cadavres gisaient encore au milieu du boulevard, en état de décomposition très avancée. L'air en était complètement vicié et la vue particulièrement repoussante; cependant, des soldats ivres injuriaient encore ces malheureuses victimes.

Dans les squares situés près de la gare, étaient enterrés plusieurs soldats tombés dans les combats au sud de Louvain. La gare était sévèrement gardée, mais, muni de mes passeports, et en me présentant avec fermeté, je fus admis devant l'homme qui porte sur la conscience la destruction de Louvain : « von Manteuffel ».

Je m'étais figuré voir un homme terrifiant, mais je dois avouer qu'il fut des plus aimables.

Aussitôt qu'il eut constaté, au vu de mes papiers, que j'étais journaliste hollandais, il prit une attitude telle que l'on eut pu croire que l'empereur en personne s'incarnait en moi.

Probablement, il sentait déjà le remords s'éveiller en lui, et tâchait de se justifier autant que possible aux yeux du public. Il donnait comme raison de la destruction de Louvain que c'avait été une mesure de représaille nécessaire, parce que des militaires belges en civil étaient restés dans la ville, afin d'attaquer l'armée allemande par derrière. Et ils avaient saisi l'occasion le jour où les troupes allemandes, légèrement refoulées devant le camp retranché d'Anvers, s'étaient repliées sur

Louvain. Le commandant von Manteuffel prétendait que les Belges étaient d'avis d'attaquer les troupes occupant Louvain, afin de les empêcher d'aller renforcer leurs camarades.

La destruction des halles contenant des trésors de livres paraissait le préoccuper bien peu; cependant il faisait grand cas de la conservation de l'hôtel de ville. Quand l'incendie se propagea jusqu'aux maisons avoisinant l'hôtel de ville, il prétendit avoir fait sauter à la dynamite quelques-unes de ces maisons, afin d'arrêter le progrès de l'incendie et d'épargner le superbe monument. Comme l'obscurité tombait déjà, je lui demandai s'il ne serait pas dangereux de loger dans la maison du vieillard dont j'ai parlé plus haut. Il me répondit que, vu le nombre restreint de troupes qui occupaient la ville, il n'y avait aucune raison de craindre une attaque. Je risquai donc l'aventure.

L'habitation du bon vieux était située non loin de la gare, le long de la voie ferrée, en face d'un hangar de marchandises gardé militairement. Avant d'entrer, j'échange quelques mots avec les soldats, me disant que si je leur expose mon cas et leur fais comprendre que le commandant m'a autorisé à passer la nuit dans cette maison, j'y serai plus en sécurité au cas où une alerte se produirait. Ils sauraient, en effet, qu'ils avaient affaire à un journaliste neutre. En même temps ils pourraient nous prévenir, quand l'incendie qui faisait rage tout autour de nous s'étendrait jusqu'à notre demeure. Je leur raconte donc toute mon histoire, leur montre mes passeports et leur donne quelques

cigares, mais ils me paraissent bien pris de boisson ; après quoi je me rends chez mon vieux camarade qui veut bien m'abriter.

La ville était évidemment privée de gaz et mon hôte ne possédait guère de pétrole. A la lumière d'une chandelle, je suis conduit à ma chambre. Le pauvre vieux ne pouvait plus guère monter les escaliers, ses vieilles jambes tremblant sous le poids de son corps affaibli par les malheurs qui l'accablaient depuis plusieurs jours.

Le plafond de ma chambre à coucher était troué de mille balles et le plâtre couvrait encore mon lit. J'eus tôt fait de le défaire et de le refaire ! A peine ai-je terminé qu'un soldat entre par la porte (restée ouverte par ordre militaire), et me crie du bas de l'escalier d'éteindre cette chandelle, car il est strictement défendu de faire de la lumière.

Ayant accompli 70 kilomètres à bicyclette, et trainé toute une journée dans les rues de Louvain, je m'assoupis bientôt, exténué de fatigue. Mon repos, hélas ! ne devait pas être de bien longue durée. Vers 10 heures, je suis réveillé par une bruyante discussion et, ouvrant les yeux, j'aperçois devant mon lit six soldats armés. Ce n'est précisément pas un réveil bien agréable, après une heure de sommeil !

Ils m'ordonnent d'une façon brutale de me lever immédiatement et de les suivre. Obéissant à leurs ordres, je leur demande les raisons pour lesquelles ils viennent me prendre ; mais je ne reçois pas de réponse à ma question !

M'étant entièrement habillé en leur présence ils me fouillent encore des pieds à la tête pour s'assurer que je n'ai aucune arme à feu sur moi. Trois soldats descendent d'abord les marches, me donnent l'ordre de les suivre, et après moi descendent les trois autres.

Je ne peux m'imaginer le forfait que j'aurais bien pu commettre pour que l'on juge nécessaire de me faire arrêter par six soldats armés jusqu'aux dents !

Dans la rue, on fit halte. Deux soldats vont alors réveiller le pauvre vieux, qui m'avait si aimablement offert l'hospitalité. Après une longue attente, le malheureux descend à son tour flanqué de deux soldats.

Il pleure à chaudes larmes et déclare en sanglotant qu'il est innocent, qu'il ne me connaît pas, que je lui ai certifié être un journaliste hollandais.

— Oh ! messieurs, oh ! messieurs, dit-il, je ne peux quitter mon petit... mon pauvre petit... il est tout seul... Laissez-moi en liberté !

J'eus profondément pitié du brave homme et tâchai autant que possible de le consoler, en lui certifiant que ce devait être une profonde erreur, et que je ferais tout mon possible pour le faire remettre en liberté.

— Soyez calme, lui dis-je. Vous pourrez retourner d'autant plus vite auprès de votre petit garçon, que vous serez plus docile.

Sa douleur le rendait insensible, il n'entendait même pas mes paroles.

Marchant à côté du pauvre vieux en pleurs, nous nous dirigeons vers la gare, escortés des six soldats.

L'obscurité de la nuit, le crépitement des flammes et le vacarme des maisons qui s'effondrent rendaient le petit cortège doublement lugubre ; l'atmosphère était lourde. J'avoue que bien souvent je fus effrayé en apercevant dans les lueurs de l'incendie qui éclairaient le boulevard, le cadavre d'un homme dont le visage blême se détachait distinctement.

Parfois nos guides croient remarquer une chose suspecte, et, faisant halte, prononcent le lugubre « Qui vive ! »

Parfois les silhouettes qu'ils ont cru apercevoir ne sont que de petits arbustes, d'autres fois ce sont des soldats qui eux aussi sont en patrouille. En ce cas ils demandent : « Le mot d'ordre. » « Dœsburg ». A la gare je suis conduit devant un officier assis à une table ; une lampe à pétrole éclaire tant bien que mal le local.

Le petit vieux redouble de sanglots. Ne parvenant pas à le calmer, l'officier qui a l'air de vouloir s'en débarrasser au plus tôt, dit :

— Petit père, dites-moi, avez-vous offert l'hospitalité à cet homme ?

— Oh ! mais, oh ! mais... laissez-moi... retourner auprès de mon petit garçon... laissez-moi partir... oh ! oh !...

— Oui, oui, dit l'officier. Vous pouvez partir, mais dites-moi d'abord si vous connaissez cet homme ?

— Oh ! mon Dieu, je ne vous comprends pas, ... laissez-moi partir... mon pauvre petit... nous n'avons pas à manger... nous sommes innocents... je ne connais pas cet homme... oh ! oh !...

Je pris la liberté de faire remarquer à l'officier que le brave homme ne comprenait pas, qu'il suppliait qu'on le laissât rentrer chez lui, et qu'il certifiât ne pas me connaître !

— Mais, vous, donc ? comment se fait-il que vous logiez dans la maison de ce vieillard ?

Ainsi commença l'interrogatoire !

Je lui raconte alors mon histoire depuis A jusqu'à Z, y ajoutant que le commandant « von Manteuffel » en personne, m'avait autorisé à loger dans cette maison, que, par mesure de précaution, j'avais montré mes papiers aux soldats qui montaient la garde dans cette rue, que je ne comprends pas pourquoi l'on m'infligeait de nouveau ces ennuis !

Il me déclare que, précisément, un de ces soldats m'a dénoncé comme espion et incendiaire. Il avait cru reconnaître en moi l'homme qui, à midi, lui avait demandé s'il était soldat belge ou allemand, et qu'il avait vu sortir en courant d'une fabrique qui, un instant après, se trouvait en feu.

Vexé, j'exige que ce soldat soit amené devant moi ; mais à cette demande l'officier m'engage à prendre les choses de moins haut.

Je lui demande alors d'être conduit devant le commandant à qui j'avais parlé le midi même. On me répond que le commandant ne reviendra

que le lendemain matin, d'une inspection ou d'une autre mission analogue.

L'officier vérifie alors un à un tous mes papiers et doit reconnaître qu'ils sont parfaitement en ordre. Pourtant, il ne peut me relâcher sans l'autorisation du commandant.

Le vieillard, cependant, est reconduit chez lui, sous la même escorte. Au moment de partir, je remarque un arrivage de pains, que l'on entasse en d'énormes piles sur le quai de la gare.

— Savez-vous bien, dis-je à l'officier, que ce pauvre vieux et cet enfant souffrent de la faim ? Il m'a donné l'hospitalité en échange de deux tranches de pain que je lui remis pour l'enfant !

Mon interlocuteur me regarde, moitié fâché, moitié étonné. S'informant et constatant que ma remarque est exacte, il prend deux pains et les donne au petit vieux, dont les larmes se séchent aussitôt et qui, d'une voix tremblante d'émotion, remercie l'officier.

Ensuite, deux soldats se mettent en devoir de me fouiller. Ils vident mes poches, enlèvent jusqu'à ma bourse et ma montre. Ce petit jeu met au jour une carte géographique de la Belgique, marquée dans les coins : « Nur für Militär ».

D'une voix rageuse, il me fait comprendre que cette carte est chose bien compromettante, qu'elle m'attirera de grands ennuis, car il ne peut admettre comment elle peut être en ma possession.

Très calme, je lui explique qu'elle m'a coûté exactement un mark à Aix-la-Chapelle, où l'on

peut les trouver à ce prix chez tous les libraires ; que le « Nur für Militär » n'était sans doute qu'une preuve de l'esprit malin du commerçant allemand, qui sait que le public est toujours tenté d'acheter ce qui ne lui est pas destiné.

Je crois que ma remarque le fâche, car il ordonne aux soldats d'enlever mes bottines, qui sont soigneusement inspectées.

Ensuite, je suis conduit vers un coin du quai de la gare couvert de paille sur laquelle dorment quelques soldats, qui doivent relever la garde à 2 heures. Les soldats ont de la paille et une bonne couverture, tandis que moi je suis obligé de m'étendre sur le pavé, exposé à toutes les intempéries.

Une garde spéciale me surveille et est relevée toutes les deux heures.

Je me couche avec la certitude qu'à la moindre tentative d'évasion, je serai abattu sur-le-champ.

La nuit est glaciale, et un brouillard opaque rend la vue impossible.

Mes compagnons de hasard m'injurient et m'insultent, prétendant que je suis un de ces bourgeois qui ont lâchement tiré sur eux ! Je grelotte de froid et sens l'humidité du sol me pénétrer jusqu'à la moelle des os.

Pendant que tous me maudissent, un seul veut bien admettre que je suis un paisible journaliste étranger et que tout malentendu serait éclairci le lendemain, dès que je serai conduit devant le commandant.

L'homme a pitié de moi, et me donne une

grande capote militaire pour me couvrir. (Je lui en suis encore reconnaissant !)

Je ne peux cependant dormir sur ce sol humide et dans ce brouillard !

Les hommes qui vont et viennent, de leur poste, ne peuvent voir à un mètre devant eux, trébuchent par-dessus moi, me gratifiant de quelques coups de pieds !

Jamais je n'oublierai cette nuit affreuse !

Constamment, l'air est coupé de sifflets, et de longs trains entrent bruyamment en gare, faisant un vacarme d'enfer.

Tous ces trains couverts de branches vertes, ressemblent à des taillis mouvants ; ils ramènent des Anglais faits prisonniers près de Saint-Quentin ; ils sont escortés de centaines de soldats allemands !

A peine les trains sont-ils entrés en gare, que tous les Prussiens hurlent le *Deutschland, Deutschland, über alles !*

Ils entonnent des hymnes nationaux qui retentissent à travers le brouillard.

Les soldats qui sont de garde dans le hall de la gare ou qui étaient au repos dans le voisinage, courent à la rencontre du train, criant : « Les Anglais sont là ! les Anglais sont là ! » Ils huent leurs ennemis vaincus, ce qui rend leur enthousiasme grossier.

Huit trains bondés de prisonniers anglais entrent en gare.

A 7 heures du matin, le commandant apparaît sur le perron : j'avoue que j'en suis ravi ! M'aper-

cevant, il reprend aussitôt sa tenue correcte, et s'avance vers moi, souriant aimablement, quand je lui désigne mes gardiens. Je lui explique mon cas ! Le visage altéré d'étonnement, il questionne le sous-officier qui se tient à côté de moi. Ce dernier lui fait son rapport ; de temps à autre, je me permets de le compléter !

Le commandant, paraissant très ennuyé, me présente très galamment ses excuses, étant absolument d'accord que mes papiers prouvent assez clairement ma profession de journaliste hollandais. Il ne désire cependant pas pousser l'enquête plus loin et donne immédiatement ordre de me rendre tous les objets qui m'avaient été enlevés. Quand j'ai soigneusement remis le tout dans mes poches, il me demande :

— Avez-vous bien tout ?

— Oui, lui dis-je. Tout, à part mon canif !

— Où est ce canif ? demande von Manteuffel au sous-officier qui avait cherché ces objets.

— C'est une arme, général !

— Rendez ce canif, et leste ment !

Le commandant me reparle alors de francs-tireurs, et insiste fortement pour que j'explique clairement dans mon journal que la population de Louvain était elle-même responsable des malheurs qui s'étaient déchainés sur la ville. Le sous-officier qui m'avait amené en ce lieu, reçoit ordre de m'escorter, afin de m'épargner d'autres ennuis.

Malade, je reprends le chemin de la Hollande. Je ressens déjà les résultats d'une nuit passée à la

belle étoile, couché sur la terre humide. Je me sens raide, et fortement indisposé.

Quelques habitants rentrent dans leurs foyers, poussés par la faim et la misère.

Moi-même, je n'ai rien mangé depuis hier matin, au moment de quitter Maastricht.

Inutile de vous dire combien j'aspire à un crou-ton de pain, et encore plus à une tasse de café bien chaud, qui me ranimerait un peu. Ce café, toutefois, sans lait ni sucre, je le trouve dans une petite ferme, située le long de la route.

De la moindre nourriture, pourtant, il n'était guère question. La plupart des gens ne possé-daient plus rien, et conservaient précieusement quelques croûtes de pain, absolument durcies, pour le cas où il seraient trop affamés. Ils ne voudraient donc me les vendre à aucun prix.

A Tirlemont, je réussis enfin à acheter trois œufs.

Près de Tongres, j'eus encore une rencontre plutôt amusante !

Je suis arrêté, cette fois, par un collègue qui, lui aussi, veut aller voir Louvain.

— D'où viens-tu, toi ? me dit-il.

— De Louvain, cher ami !

— Tu as déjà été à Louvain ? Moi, j'y vais égale-ment ! Quelle est la situation ?

Sans prendre note de ces questions, je lui demande :

— N'as-tu rien à manger pour moi ?

J'avais dit ces mots sans réfléchir, sans doute, poussé par la faim ! Cette question eut des résul-

tats bien inattendus, car mon interlocuteur me regarda, ébahi !

— Où as-tu donc logé, toi, cette nuit ?

— Moi, à la prison !

— On ne peut donc pas avoir à manger à Louvain ?

— Mais non !

Il tourna les talons, et... était de retour en Hollande bien avant moi !

* * *

Le lendemain, à Maastricht, je pris quantité de remèdes, tâchant de refaire ma santé, puis je me remis en route vers la Belgique.

A Louvain, la classe ouvrière était rentrée, poussée par la faim et la soif... de... pillage, encouragée par les Prussiens qui, ayant jeté tous les meubles au milieu de la rue, les engageaient à choisir dans le tas !

Je dois reconnaître, à l'honneur des pillards, que, de préférence, ils se jetèrent sur tout ce qui était « aliments », mais, bien souvent, ces denrées flambaient encore en grande partie.

Lors de ma première visite à Louvain, j'estimai le nombre des victimes civiles à environ quatre-vingt ; cependant ce nombre dut être bien plus considérable, car beaucoup de personnes s'étaient réfugiées dans leurs caves et avaient été enterrées vivantes sous les décombres de leurs habitations.

Un grand nombre de cadavres furent retrouvés

dans les caves. Dans plusieurs couvents, j'appris de pénibles détails sur la façon dont furent traités les religieux.

La plupart avaient été faits prisonniers; quelques-uns même furent liés pendant toute une nuit à un arbre, après quoi ils furent remis en liberté; certains furent fusillés. Au couvent des Pères Jésuites, j'appris l'exécution du théologien Eugène Dupiéreux, condamné pour avoir été trouvé porteur d'un journal de guerre, dans lequel il avait noté la conduite des Allemands en termes peu élogieux.

Deux frères Joséphites qui, plus tard, furent reconnus pour être de nationalité allemande, furent également fusillés.

Les noms des autres religieux exécutés me sont inconnus.

Plusieurs ecclésiastiques de l'Université de Louvain furent cruellement traités. Les architectes, Lenertz et Luxemburger, également attachés à l'Université, avaient été fusillés sous les yeux de leurs femmes au moment de quitter leur maison. Comme preuve irréfutable que toute communication avec Louvain avait été coupée, je peux citer l'exemple qui suit :

Dans tous les couvents on me posa la même question : « Le Pape était-il réellement décédé? » alors que son successeur avait été élu depuis déjà quelque temps.

Je parvins également à m'emparer de l'original d'un exemplaire de proclamation, qui devait être et qui fut affichée le lendemain. Cette pièce, que

je rapportai en Hollande, a d'autant plus de valeur, que les Allemands y reconnaissent avoir tyrannisé la population, incendié et pillé la ville.

Cette proclamation a été rédigée et approuvée par l'autorité allemande. Elle était écrite en français et en flamand.

Voici un extrait du dernier paragraphe :

PROCLAMATION

AUX HABITANTS DE LA VILLE DE LOUVAIN

Après avoir fait vainement rechercher nos mandataires communaux, le dernier de ceux-ci, M. l'échevin Schmit, légalement empêché de remplir ses fonctions, nous a, sous la date du 30 août, investi des pouvoirs communaux.

J'estime qu'il est de mon devoir de m'en charger avec l'assistance d'un groupe de citoyens notables, qui ont accepté de me seconder.

D'accord avec l'autorité allemande, j'engage la population de Louvain à rentrer dans la ville et à reprendre ses occupations habituelles.

Les prescriptions édictées précédemment par M. Collins restent en vigueur.

Je rappelle spécialement :

I. — Que la circulation est interdite dans les rues de la ville après 7 heures du soir (heure belge).

II. — Que ceux qui posséderaient une arme quelconque ou des munitions, sont tenus de les déposer, immédiatement, à l'Hôtel de Ville.

III. — Que toute manifestation hostile à l'armée allemande doit être soigneusement évitée.

A ces conditions, l'autorité militaire allemande nous a promis : qu'il n'y aura plus ni incendie, ni pillage, et que la population ne sera ni menacée, ni molestée.

Nous nous occupons, dès maintenant, de réorganiser les services communaux, la police, l'état civil; le service des eaux fonctionnera incessamment.

La police sera exercée, pendant le jour, par un groupe de volontaires porteurs d'un brassard aux couleurs de la ville, et munis d'une carte d'identité, dûment estampillée.

Les hommes de bonne volonté disposés à assurer le service, sont priés de se présenter aujourd'hui même à l'Hôtel de Ville, à 4 heures de l'après-midi.

Le Secrétaire communal,
Eug. MARGUERY.

Le Bourgmestre provisoire,
A. NERINCX.

Le Comité des notables : Dr. BOINE; PATER CLAES; Dr P. DEBAISIEUX; Dr DECONINCK; Ch. DE LA VALLÉE-POUSSIN; Mgr DEPLOÏGE; P. HELLEPUTTE; A. THIÉRY; Dr TITS; L. VERHELST; V. VINGEROEDT.

Louvain, le 1^{er} septembre 1914.

Louvain. — Imp. E. Charpentier, rue de Namur, 108.

Le Rév. Père Claes, cité dans la proclamation ci-dessus, a droit à toute la reconnaissance de la population de Louvain, spécialement pour ses pieux secours offerts de si grand cœur aux victimes agonisantes.

Tout près de la gare, une maison était en construction; seules les fondations se dessinaient dans l'énorme trou.

J'avais remarqué, depuis longtemps, une odeur nauséabonde dans les environs de la gare; finalement, cela devint intenable.

Père Claes qui entrait crânement dans toutes les maisons effondrées, afin de rechercher les cadavres, eut tôt fait de découvrir également ici seize cadavres, parmi lesquels ceux de deux prêtres. Afin de s'en débarrasser, les Allemands avaient tout bonnement jeté ces cadavres dans le trou, où Père Claes les découvrit en complète putréfaction.

L'odeur que répandaient ces cadavres m'empêcha de m'arrêter longtemps pour admirer le bon prêtre et ses fidèles compagnons qui persévéraient dans leur pieux mais horrible travail.

Les victimes furent, tout d'abord, tirées de dessous les décombres, puis fouillées afin qu'il fut possible de rendre, plus tard, à leurs familles, les valeurs et papiers-trouvés sur eux, et, ensuite, bénites et déposées dans des cercueils.

Tous ceux qui s'occupaient de cette macabre besogne portaient devant la bouche une éponge imprégnée d'un liquide désinfectant.

Je trouvai, désormais, un bon accueil ainsi qu'un bon gîte chez les Pères du Sacré-Cœur, sur le rempart flamand.

C'était un séminaire pour missionnaires, et j'y fus introduit la première fois par le Provincial hollandais, qui m'avait chargé de remettre au directeur une lettre disant que tous les théologiens devaient rentrer aussitôt que possible en Hollande.

Je fus très aimablement reçu et y trouvai, chaque fois, le même charmant accueil. Une fois, je profitai même, pendant huit jours, de cette hospitalité.

Une bataille étant engagée aux alentours de la ville.

Les Belges s'étaient de nouveau avancés jusqu'aux environs de Rotselair, où ils opposèrent une très forte résistance à un ennemi infiniment supérieur en nombre; mais ils durent pourtant céder sous la trop grande pression, laissant énormément de morts et de blessés sur le champ de bataille.

Les Belges s'étaient même avancés jusqu'à la ligne de chemin de fer Tirlemont-Louvain, où ils avaient détruit la voie ferrée en deux endroits différents.

A trois kilomètres de Tirlemont je fus fait prisonnier par les Prussiens; premièrement pour avoir circulé à bicyclette, et ensuite pour avoir falsifié mes passeports.

Cette dernière accusation était vraie en ce sens que j'avais changé mon permis de séjour à Louvain, du 6-14 septembre en 8-16 septembre.

Conduit devant le commandant de Tirlemont je parvins à lui prouver si clairement mon innocence que le lendemain, je pus reprendre la route de Louvain.

Pendant, l'autorité allemande me garda huit jours en cette ville, me défendant formellement d'en sortir.

Dans mon propre intérêt, prétendait-on!

Pendant la journée, je trouvais toujours de quoi m'occuper et mes soirées se passaient très agréablement au séminaire en compagnie des trois Pères qui n'avaient pas fui; ils me prêtèrent aimablement un appareil photographique qui me permit de prendre plusieurs clichés du désastre.

Le séminaire était devenu un véritable lieu de refuge. Faute de pain, deux frères s'occupaient toute la journée à faire des crêpes qu'ils distribuaient à la population affamée. Parmi ces malheureux se trouvaient des personnes qui, quelques jours auparavant étaient comptées parmi les gens aisés, et qui, ayant vu leurs biens et leur commerce disparaître sous les flammes, étaient aujourd'hui obligées de profiter de l'œuvre charitable des religieux.

Oui, certes, les premières semaines après la destruction de la ville, les habitants de Louvain eurent à souffrir des plus grandes privations et bien souvent je dus assister les Pères à la distribution des crêpes, le nombre des nécessiteux augmentant sans cesse.

A l'Abbaye des Bénédictins ce fut encore pire. Ce joyau d'architecture abritait plus de cinq cents personnes. Les salles, les chambres, même les cuisines, étaient bondées. Les pères donnaient tout ce qui leur revenait comme nourriture, mais chacun devait faire sa cuisine.

Pas un de ces malheureux ne possédait un toit et inutile de vous dire combien ils étaient reconnaissants envers les moines qui leur accordaient une aussi gracieuse hospitalité. Il m'arriva

de me promener avec l'un d'eux; beaucoup de ces indigents vinrent lui serrer la main et lui présenter leurs remerciements. J'eus ainsi l'occasion d'entrer en conversation avec une femme, dont le mari avait été fusillé tandis qu'elle-même avait eu le bras percé d'une balle, ce qui avait exigé l'amputation du membre.

La malheureuse, qui souffrait moralement et physiquement, n'était plus soutenue que par ses nerfs.

Je fus frappé des paroles justes et encourageantes que trouva le moine pour remonter le moral de cette femme.

Elle nous quitta toute réconfortée, nous promettant de tenir bon par amour pour ses pauvres enfants.

Cette même semaine j'eus l'occasion de rencontrer également deux de mes compatriotes vraiment héroïques. M. le Docteur et Mme Noyons qui n'avaient pas quitté Louvain un seul jour.

Le 25 août, l'ordre fut donné à l'ambulance provisoire établie dans le bâtiment Léon XIII, autrement dit : l'Institut de philosophie, de se préparer pour la réception d'une centaine de blessés.

Le soir même éclata une sauvage fusillade des Allemands, ce qui fit déjà un grand nombre de victimes. Soudain, le Dr Noyons remarque parmi elles une de ses domestiques qui avait reçu trois balles dans le côté. Après l'avoir pansée il se rendit à sa demeure qu'il croyait suffisamment sauvegardée par le drapeau de la Croix-Rouge et par ces mots écrits par les Allemands même :

Professor Noyons, Holländischer Artz, zu schön!

Quelle ne fut pas sa surprise quand il apprit que les vandales avaient, sur la servante qui leur ouvrit la porte, tiré trois coups de fusil, puis s'étaient livrés à une honteuse dévastation.

M. Noyons m'invita à venir jeter un coup d'œil dans sa maison; jamais je ne vis pareil désordre.

D'énormes vases en porcelaine de Chine gisaient par terre en mille morceaux, et dans le plancher un trou énorme avait été creusé par un commencement d'incendie. Je remarquai dans les murailles des traces de coups de feu exactement à la hauteur des fenêtres; en suivant la ligne de tir, je calculai que les coups étaient partis d'une distance de 500 mètres. Ceci est bien une preuve évidente que les Allemands tiraient sauvagement dans toutes les directions.

Apprenant que pas un bâtiment même, sur lequel flottait le drapeau de la Croix-Rouge, ne serait épargné, le Dr Noyons, faisant fi de la pluie de balles et vêtu de sa longue toge blanche, alla trouver le commandant et exigea protection pour toutes les maisons qui portaient loyalement le drapeau de la Croix-Rouge, ainsi que pour toutes les églises, les couvents et vieux monuments, spécialement l'hôtel de ville.

Grâce à son intervention quelques bâtiments au moins furent épargnés. Quand, le jeudi de la semaine terrible on annonça à la population qu'elle était priée de quitter la ville, M. et

Mme Noyons décidèrent de rester néanmoins, jugeant impossible d'abandonner les cent cinquante blessés qui avaient été confiés à leurs soins. Aidés de quelques brancardiers ils transportèrent tous les blessés dans les caves de l'Institut et attendirent en vain le bombardement annoncé et qui ne fut pas effectué.

Le Docteur me fit voir les salles d'hôpital. Si j'avais noté tout ce que je vis en cette heure, il me faudrait allonger mon livre de plusieurs chapitres.

Il m'amena au chevet d'un petit garçon de huit ans qui avait eu l'épaule fracassée par une balle.

Ses parents, ses quatre petits frères et sœurs, étaient tombés sous les balles. Il dut sa vie au hasard. Etant tombé après avoir été blessé, on le crut mort, alors qu'il n'était qu'évanoui. C'était réellement touchant de voir ce pauvre petit. Quand le Docteur lui parla de ses parents et petits frères, il sortit sa main de dessous les couvertures, et comptant sur ses petits doigts, il nous cita leurs noms. Plus loin était étendue une femme à laquelle on avait amputé une jambe et dont la main avait été traversée par une balle. Deux balles frappèrent presque à la fois la mère et l'enfant qu'elle tenait dans les bras, le blessant gravement au mollet. Une autre femme vit tuer son enfant dans ses bras.

En général, les femmes et les enfants furent très maltraités, pendant que l'on arrachait de

leurs lits les vieillards et les malades qui furent brutalement jetés dans la rue.

Un vieillard que l'on avait transporté dans une cave s'y mourait. Malgré les supplications de sa femme et de ses deux fils, il fut retiré de ce lieu et jeté dans la rue, où il expira bientôt; ses fils furent faits prisonniers, tandis que sa noble et courageuse femme vint offrir ses services au Dr Noyons.

Le médecin me désigna également une jeune femme paralysée qui, elle aussi, avait été jetée dans la rue et qui maintenant était soignée dans la chapelle de l'Institut, transformée en salle d'hôpital.

Aussi bien les soldats allemands et belges y trouvèrent les meilleurs soins. Plusieurs d'entre eux déjà convalescents pouvaient se promener dans le jardin de l'Institut, heureusement divisé par une muraille qui permit également de séparer les malades civils.

Nuit et jour, M. et Mme Noyons se sacrifiaient à leur noble tâche; les marques de fatigue et de surmenage étaient du reste bien visibles sur leurs visages! C'est à peine s'ils purent prendre un peu de repos dans la cuisine située dans les souterrains de l'Institut qui servait en même temps de réfectoire au personnel de la Croix-Rouge.

Invité par M. et Mme Noyons, j'eus le plaisir d'assister à un de ces repas. J'y trouvai le plus étrange assemblage de convives. Des hommes qui, par amour des sciences, avaient consacré leur vie à la lecture d'innombrables manuscrits, s'occu-

paient, revêtus d'un grand tablier bleu, à faire la cuisine.

Comme menu, l'on servit des pommes de terre, quelques légumes et... un minuscule morceau de viande.

J'eus l'honneur d'être présenté au professeur Nerinx qui faisait fonction de bourgmestre à Louvain.

Ce n'était pas chose facile que d'assurer l'administration d'une ville dévastée par les Prussiens ; il remplissait cette tâche dans l'intérêt de ses concitoyens.

Jamais ces derniers ne pourront suffisamment apprécier ce que fit pour eux ce bourgmestre « improvisé ». La plupart, du reste, l'ignorent encore complètement.

La guerre n'étant pas terminée, beaucoup d'actes de courage restent cachés sous un voile que seule la paix lèvera. Ce jour-là les habitants de Louvain pourront rendre hommage aux noms : « Noyons, Nerinx, Claes ».

Dans le martyrologe belge brillèrent plusieurs noms de religieux. Plus haut j'ai cité déjà le nom de quelques-uns d'entre eux, qui tombèrent pour la patrie !

Ce séjour à Louvain me révéla encore bien d'autres cas.

Le curé van Corbeek-Loo, par exemple, mourut en véritable martyr, pour avoir dit dans un de ses sermons que la défense belge était noble, parce qu'elle opposait à une injuste invasion, une juste résistance ; et aussi pour avoir dit une messe

de *Requiem* pour le repos des âmes des malheureux assassinés.

À Blauwput près de Louvain les Allemands prétendirent également qu'on avait tiré des coups de feu ; en conséquence, tous les hommes furent alignés et l'on annonça que comme représailles une personne sur cinq serait fusillée. Quand le numéro dix tomba sur le père d'une nombreuse famille, celui-ci s'écroura comme une masse ! Les Allemands prirent tout simplement le numéro onze, un père capucin !

Plusieurs cas d'exécution de prêtres me sont restés inconnus, mais les différents évêchés belges ayant fait une enquête avec un louable zèle et une grande sécurité, ont déclaré, après avoir examiné minutieusement les nombreux témoignages, qu'en aucun cas, les victimes n'avaient pu être accusées d'une faute qui pourrait justifier leur exécution. Après la guerre, l'horrible vérité sera inévitablement dévoilée au monde entier.

* * *

Les récits de mes constatations, publiés ci-dessus, donneront au lecteur impartial les preuves suffisantes que les actes de vandalisme et de pillage, ainsi que toute la destruction de Louvain, furent le résultat du seul caprice des soldats allemands résidant en cette ville ; pillage et destruction qu'aucune raison ne peut justifier.

Je pourrais même citer différents témoignages

déposés par des hommes très considérés du clergé neutre ainsi que par d'autres hommes étrangers très connus.

La guerre n'étant pas terminée, je ne peux pas les dévoiler, ne désirant point les compromettre.

Par ma propre expérience et par les témoignages dont je parlais plus haut, je crois pouvoir certifier ce qui suit, comme conséquence des événements qui accompagnèrent la destruction de Louvain.

Le 25 août, la garnison d'Anvers fit une attaque dans la direction de Louvain. Les Belges eurent quelques succès et avancèrent jusqu'à près de 7 kil. de la ville.

La situation ici devint plutôt critique et vers 7 heures du soir une petite division de cavalerie entra au grand galop dans la ville, sans doute afin de seconder la garnison. L'obscurité tombait déjà rapidement quand la fougueuse cavalerie passa au rempart de Namur et fut reçue par une pluie de balles qui, d'après les dires des témoins oculaires neutres, auraient été tirées par un petit détachement d'infanterie allemande venant de la direction de la gare et sans doute prêt à partir pour le champ de bataille ; ces soldats allemands croyaient que les Belges attaquaient la ville.

En réponse, les cavaliers mirent pied à terre et s'abritant derrière leurs montures ouvrirent le feu.

Cela dura environ un quart d'heure et suffit à effrayer tout le monde. Des soldats tirant des coups de feu accouraient de tous côtés ; ils cou-

raient même autour de la gare en criant : « Nous sommes surpris, nous sommes surpris ! »

Les uns supposèrent que les assaillants n'étaient que des soldats belges restés à Louvain ; d'autres interprétant mal les mots s'imaginèrent que c'étaient des civils sur lesquels ils ouvrirent aussitôt un feu meurtrier. Avant que l'erreur fut constatée au rempart de Namur la fusillade s'était répandue par toute la ville, et les hommes excités tiraient sur leurs camarades.

Quelques cavaliers blessés furent portés dans un des couvents du rempart mais recherchés après quelques heures. Le lendemain matin, on trouva sur le lieu du regrettable incident plusieurs objets d'équipement.

Toute la soirée et tout le jour suivant la fusillade et l'incendie faisaient rage. Remarque bizarre : le soir même de l'incident, à 8 heures, la bibliothèque était en feu.

Le jeudi on donna ordre à tous les habitants, même à ceux qui résidaient dans les hôpitaux et les instituts, de quitter la ville, parce qu'elle allait être bombardée.

On n'eut même guère pitié des malheureux blessés et c'est de leur propre initiative que les brancardiers et les infirmières se décidèrent à rester, et portèrent les blessés et les mourants dans les caves, résolus à mourir, s'il le fallait, avec eux.

La population fut chassée vers la gare où, sans pitié, l'on sépara les hommes et les femmes ; plusieurs personnes même furent tuées.

D'autres hommes furent conduits derrière la gare et il fut dit aux femmes et aux enfants que leurs maris ou leurs pères seraient fusillés.

Effectivement, on entendit bientôt des détonations : les pauvres femmes et les pauvres enfants purent croire que leurs bien-aimés venaient d'être tués.

Cependant, plusieurs d'entre eux ayant été relâchés rentrèrent dans leurs foyers, ce qui prouva que cette exécution n'avait été qu'un simulacre.

Une foule de gens se dirigèrent à pied sur Tirlemont.

En route, ils furent continuellement menacés par des soldats qui braquèrent sur eux leurs fusils. Souvent, des officiers ordonnèrent à quelques hommes de les suivre ; quelques-uns même furent fusillés.

Les prêtres qui fuyaient eurent tout spécialement à souffrir : non seulement ils furent ridiculisés mais encore maltraités. La majeure partie des Allemands se montrèrent très anti-catholiques, ils semblaient haïr les prêtres qu'ils accusaient d'exciter la population contre les Allemands.

Voici en quelques mots le résumé de l'histoire de la destruction de Louvain. La véracité de ce récit sera certes confirmée après la guerre par des témoignages très étendus et minutieusement rédigés.

Louvain fut détruit par une bande de soldats furieux qui haïssaient la population belge.

Le commandant était le digne chef de ces soldats ; un homme sans cœur qui ne m'exprima pas le moindre mot de regrets, après l'anéantissement de la superbe bibliothèque qui, par son ordre, était devenue la proie des flammes.

On prétendit que des habitants avaient tiré des coups de feu dans les Halles ; mais quand, avec l'assentiment de l'autorité militaire allemande, une enquête fut faite, afin d'examiner les objets trouvés dans le bâtiment, et que l'on découvrit le cadavre d'un cheval carbonisé, l'enquête fut arrêtée. La découverte de ce cheval prouvait suffisamment, en effet, que des militaires allemands étaient casernés dans les Halles, ce qui y rendait la présence de bourgeois impossible. Plus tard, ce fait sera également consigné dans les rapports.

L'autorité allemande n'a, du reste, laissé échapper aucune occasion pour tâcher de dissimuler son forfait.

Dans un communiqué daté du 29 août, elle essayait de voiler la vérité en soutenant ce qui suit :

De la benzine ayant pris feu, l'incendie gagna bientôt plusieurs maisons. Dans d'autres quartiers également les flammes jaillirent soudain. Le mercredi à midi, une partie de la ville et le faubourg nord étaient en feu.

Les Allemands n'ont pu soutenir longtemps cette version, la vérité ayant bien vite triomphé du mensonge.

Puissent tous les peuples, par pitié pour le

martyre de Louvain, nous aider après la guerre à rendre à cette ville sa prospérité et à lui reconstituer une bibliothèque égalant autant que possible la précédente.

Les Allemands pourraient peut-être bien collaborer à cette œuvre en tâchant de retrouver les autos qui, le mardi soir, quittèrent les Halles, chargées de livres.

BLOUD & GAY, Editeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (6^e)

- Dans les Flandres**, par Bertrand DE LAFLOTTE. Préface de M. le Bâtonnier HENRI-ROBERT. Un volume in-16, broché. 3 50
- L'Espagne et la Guerre**, par X... rédacteur au Correspondant. Un volume in-16, broché. 3 50
- Fastes militaires des Belges**, par Maurice DES OMBIAUX. Préface de M. Henri CARTON DE WIART, Ministre de la Justice. Un volume in-16, broché . . . 3 50
- La Cloche « Roland »**. Les Allemands et la Belgique, par Johannes JOERGENSEN. 3 50
- Les Barbares à la Trouée des Vosges**. Récits des témoins, par Louis COLIN. Préface de Maurice BARRÈS. Un volume in-16, broché, illustré 3 50
- Le Drame de Senlis**, par le baron A. DE MARICOURT. Un volume in-16, broché, illustré. 3 50
- La Résistance de la Belgique envahie**, par Maurice DES OMBIAUX. Lettre-Préface de M. DE BROQUEVILLE, président du Conseil. Un volume in-16, broché. . . 3 50
- Aux Armées d'Italie**, par Jules DESTRÉE et Richard DUPIERREUX. Un volume in-16, broché. 1 50
- Blessé, Captif, Délivré**. Mémoires de guerre, par le vicomte Hubert DE LARMANDIE. Préface du général MALLETERRE. Un volume in-16, broché, illustré . . . 3 50
- Souvenirs d'un Otage**, par Georges DESSON. Préface de SERGE-BASSET. Un volume in-16, broché, illustré. 2 50
- Journal d'une Infirmière d'Arras**, par M^{me} Emmanuel COLOMBEL. Préface de Mgr LOBBEDEV, évêque d'ARRAS. Un volume in-16, broché, illustré 2 50
- Reliques sacrées**. Lettres ouvertes sur des tombes, par Louis COLIN. Un volume in-8, broché, illustré. 3 »
- Les Chants du Coq Gaulois**. Paroles et musique par HENRI COLAS. Un volume in-8, broché. 4 »
- Dans l'espoir de la revanche**. Pages patriotiques de François COPPÉE. Préface de Jean MONVAL. Un vol. in-16, broché 3 50
- Discours à l'Hôpital**, par Frédéric MASSON, de l'Académie française. Un volume in-16, broché. 1 50

L. MOKVELD

L'INVASION

de la

BELGIQUE

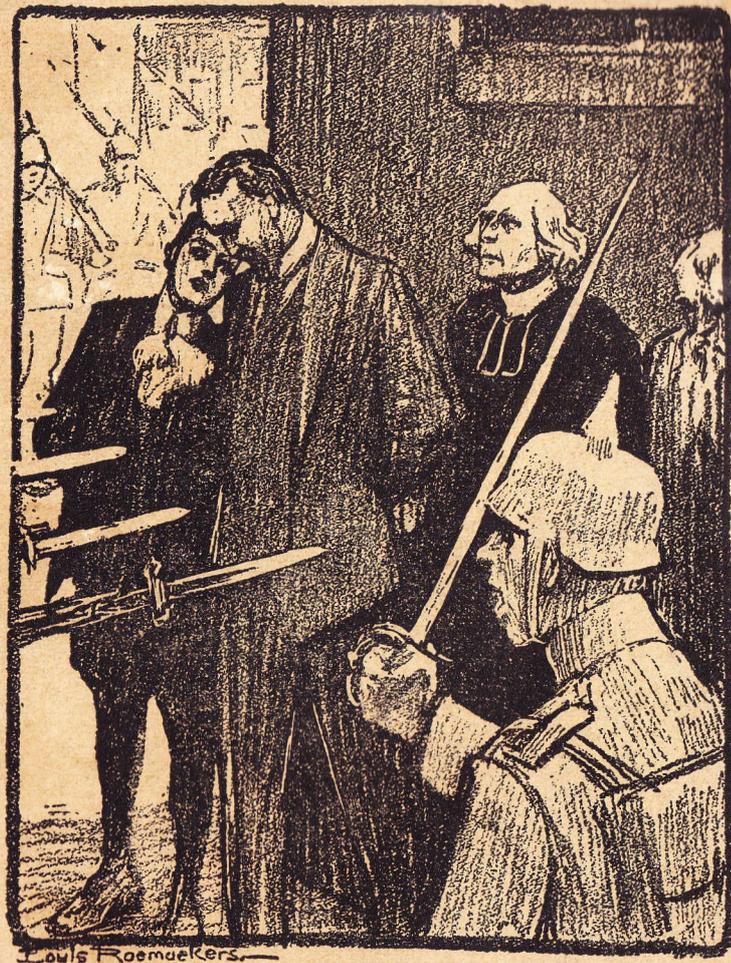
Témoignage
d'un
Neutre



BLOUD
et
GAY

PARIS
BARCELON

L'INVASION DE LA BELGIQUE



TÉMOIGNAGE D'UN NEUTRE
Par L. MOKVELD — BLOUD & GAY, Éditeurs



M. L. MOKVELD,
regardant brûler les ruines de LOUVAIN

L. MOKVELD

Correspondant de Guerre du journal hollandais *Le Tijd*.

L'invasion
de la
BELGIQUE

TÉMOIGNAGE D'UN NEUTRE

Ouvrage traduit du hollandais

BLOUD & GAY

Editeurs

PARIS, 7, Place Saint-Sulpice

Calle del Bruch, 35, BARCELONE

1916

Tous droits réservés

TABLE DES MATIÈRES

Préface	5
I. A Liège et dans les environs.	7
II. La destruction de Visé.	69
III. Francs-tireurs	85
IV. Chez les Flamands.	95
V. Liège après l'occupation.	111
VI. La destruction de Louvain.	117
VII. Le long de la Meuse vers Huy, Andenne et Namur	155
VIII. De Maastricht à la frontière française ; la destruction de Dinant.	165
IX. Sur les champs de bataille.	181
X. Autour de Bilsen.	189
XI. Le siège d'Anvers.	211
XII. Les mauvais traitements infligés aux blessés anglais.	237
XIII. A Anvers, sous l'occupation allemande.	249
XIV. Sur l'Yser.	257
